

. Nous les exploités, les offensés, les humiliés, peut-être sommes-nous le sel de la terre. Mais aussi on se lève souvent la nuit, on aime pisser dans le béton frais. De temps à autre, du coin de l'œil, nous voyons la rotation des étoiles. Les serveuses, nous les appelons : « Viens ici ou je te mords. » Nous nous faisons la soupe avec des cubes de concentré sur les réchauds électriques. Le soir, nous chaussons nos lunettes et nous étudions les Saintes Écritures. Quand nous embrassons des femmes inconnues qui refusent, nous n'y arrivons pas. Quand nous sommes témoins à des mariages nous mettons des cravates. Nous tombons des échafaudages et nous nous cassons les deux talons. On nous donne des primes d'éloignement, de danger, de saleté et l'hiver on tue le cochon. Nous sommes mutuellement parrains de nos enfants et porteurs de nos cercueils. Mais nous ne sommes pas amis. Nous

sommes couchés chacun de notre côté, le visage contre la cloison de planches, et toute la nuit nous sentons la respiration du collègue, qui de l'autre côté, est couché comme nous, le visage contre la cloison. Le matin de bonne heure, à la première sonnerie du réveil, sans un « bonjour », nous allumons la lumière et la radio et nous grillons la première cigarette en caleçon, nous grattons les fleurs de glace à la fenêtre, maudissons le vent du nord, le sol gelé, la neige, et buvons le Nescafé. Dès le milieu de la semaine, nous commençons à nous agiter et nous essayons de nous masturber, mais par ici le vent est trop froid. Les après-midi, c'est ce qu'il y a de plus long dans la journée de travail, nous pensons à notre seul ami, qui a eu un accident ou est parti pour l'étranger; nous souhaitons la mort aux collègues et devenons toujours plus inattentifs à nos gestes et mourons peut-être nous-mêmes. À la maison, nos enfants nous trouvent devenus trop bêtes; quand nous arrivons, nous ne supportons plus leurs voix ni leurs mouvements et nous les envoyons se coucher avant l'heure; puis nous nous agenouillons sur le lino de cuisine devant nos femmes et nous appuyons nos têtes contre elles et leur parlons de notre haine indéfectible de toute éternité pour tous ceux qui sont au-dessus de nous et de la solitude sans fin; nous pleurons tout notre soûl et prenons le chemin de l'auberge. Il faut tenir encore quelques dizaines d'années, c'est ce que nous nous répétons tous les jours. Il faudra attendre encore un certain nombre de rotations de la Terre sur elle-même avant qu'on ne puisse aller enfin – impossibles à licencier – de la maison à l'arbre, de l'arbre à la maison, du chemin au village, et du village, enfin, à la maison. Il nous faudra montrer quelques lésions et mutilations de plus pour que le mot « simulateurs » ne tombe plus. Quelques années, quelques dizaines d'années. Même si nous ne sommes pas amis –

nous attendons ensemble et ne cessons d'être des énigmes, et personne parmi vous, pilleurs d'opinions et de comportements, ne nous voit. Nous sommes les silhouettes qui traversent les champs dans le lointain, les contours dans les autocars long-courriers qui roulent à travers la plaine de neige. Nous remplissons de nos visages d'ombre les wagons du métro par trains entiers, et dans les courbes nous nous perdons de vue. Parfois nous pouvons adresser la parole aux montagnes lointaines et même dans le bleu entre deux montagnes être à l'horizon, le précipice là-bas ou les parois rocheuses. Une fois par jour nous sommes peut-être le geste qui répond, loin en bas, dans l'herbe et la lampe solaire au milieu du fourré, le nid de lumière dans le hêtre pourpre et l'obscurité protectrice à l'intérieur de l'if. Nous pouvons être à tout moment le vent des racines qui soulève, d'en bas, les couronnes des arbres, le bruit des nuits et des jours, le vert infini, la surface de la mer au rayonnement tranquille qui s'appelle « galène » dans le proverbe. Demain nous ne serons peut-être rien. Après-demain nous serons morts et enterrés et ne serons pas même une note dans les livres d'histoire. Mais, loin là-haut, les tombeaux de nuages blancs ne cesseront d'être nos lieux du souvenir. Nous sommes ceux qui n'ont pas de père, acquittés, débarrassés du pays natal, les beaux étrangers, les grands inconnus à la sage lenteur, les hommes de tous les temps. Ainsi nous utilisons la force de l'énigme. Incarnons ce soir nos métiers d'artisan, ceux que nous avons appris, nos corporations qu'on appelait « le peuple » : « le peuple des charpentiers ». Ici, maintenant, laissons tomber les bonimenteurs et les racoleurs, on s'en passe – est-ce que le peuple ne se crée pas lui-même ? Et tant mieux, pour aujourd'hui, si nos patrons habitent assez près pour rentrer tous les soirs chez eux. Grand bien leur fasse de pousser leurs ton-

deuses à gazon dans un sens et puis dans l'autre, devant leurs maisons avec arcades personnalisées, comme ils les poussaient hier, dans un sens et puis dans l'autre – regardez-les, là dehors, gantés de caoutchouc en train de laver la boue des pneus de caoutchouc, pendant que dans la maison, leurs femmes en gants de caoutchouc sont en train de laver la boue de leurs bottes de caoutchouc. Caoutchouc – caoutchouc. Ne vous gênez pas : regardez monsieur l'Architecte, une bouteille sous le bras en train de remonter de la cave et de montrer à monsieur l'Avocat, en visite, l'étiquette avec l'année pendant que Madame l'Architecte, à côté, est en train de faire savoir à Madame l'Avocat qu'elle a un nouveau boucher ou découvert un nouveau boulanger, le premier livre le chevreuil tout lardé pour la cuisson et le second est capable de faire maigrir les plus gros avec ses spécialités. *(Les autres imitent ça par gestes.)* Caoutchouc-caoutchouc. Et regardez leurs enfants assis à côté d'eux, les yeux baissés, les petits chéris qui ont tout et n'aiment rien, qui connaissent tout et ne prennent rien au sérieux, qui voient dès l'enfance la beauté, l'entendent, la touchent, ont le droit de la lire, et n'en retiennent rien pour vrai, ne peuvent rien admirer, rien respecter et qui, plus tard, vont se mettre à raconter le roman ou le drame de leur, ah!, si malheureuse enfance, et qui, se plaignant du manque d'amour ne feront que transmettre et perpétuer leur manque d'amour. Caoutchouc-caoutchouc. Regardez le couple princier après la télévision ou le théâtre se mettre encore un dernier disque et se laisser raconter par la musique servile la flatteuse légende de ces grandes choses qu'ils sont censés avoir accomplies et que jamais, jamais ils ne feront, mais qu'ils ne cesseront jusqu'à la fin de leur vie de se faire siffler à l'oreille par leurs laquais sonores en « arias du comme si ». Caoutchouc-caoutchouc. Et regardez ces messieurs-

dames monter les escaliers comme les invités d'un enterrement privés de cercueil et de deuil – et regardez-les, ces dames et ces messieurs comme hier et avant-hier s'embrasser sans besoin, sans larmes dans les yeux, sans frisson, sans enthousiasme. Regardez-les couchés l'un sur l'autre sans délivrance. Regardez-les arriver au but sans y être. Regardez-les comme ils dorment maintenant d'un sommeil léger sans savoir que c'est encore une fois un adieu pour toujours Caoutchouc-caoutchouc. Oui, ils sont percés à jour. Les puissants, aujourd'hui, ont perdu leurs sortilèges. Voici bien longtemps, n'est-ce pas, qu'ils n'ont plus quelque chose de secret? Ils courent par bandes et aucun fleuve ne les accompagne. Ils croient qu'ils marchent et aucun nuage ne fait route avec eux – ils jouent et ils jouent et aucun jeu ne refait d'eux des enfants. Dans les fêtes ils sont avec nous mais personne ne fête rien avec eux. Seuls nous les blessés, entendons la beauté et voyons l'immensité. *Eux*, ils sont sans énigme, les morts sonores. Ne dit-on pas : « Le mal saura bientôt s'inventer sa machine » – ils sont les machines du mal.